

# 1914 Chronique d'une avant-guerre

## 31 janvier Paul Déroutède est mort

Le jour de l'enterrement du vieux poète de la Revanche, la chambre, unanime et peu rancunière, décide de ne pas siéger.



Par Michel Winock

Conseiller de la direction de L'Histoire, Michel Winock, auteur du *Siècle des intellectuels* (Seuil, 1997), vient de publier chez Gallimard une biographie de Gustave Flaubert.

Le 31 janvier 1914, la une des journaux annonce la mort de Paul Déroutède, figure emblématique du nationalisme français – avant même que le mot ne fût inventé. Ancien combattant de 1870 meurtri par la défaite, il avait consacré sa vie à une idée fixe : la Revanche. Son *Clairon* et autres poèmes patriotiques avaient été récités par les écoliers dans les années 1880, mais entre-temps le versificateur s'était métamorphosé en homme politique, à la tête de la Ligue des patriotes. Grand, efflanqué, le visage orné d'une barbe à inspirer les surnoms moqueurs – « Barbe à poux », « Barbenzingue » –, enfileur de phrases sonores, il avait distillé la bonne parole à travers la France en discours emphatiques, émouvants, passionnés.

La presse rappelle les péripéties de son existence, si sujette à la démesure. Il s'était persuadé de l'inaptitude d'une république parlementaire à reprendre les « provinces perdues ». L'objectif, de politique extérieure, passait ainsi par un préalable de politique intérieure : changer de régime, au profit d'une république plébiscitaire dont l'exécutif serait confié à un président élu par le peuple. Ainsi, lui et sa Ligue avaient donné pleinement leurs voix au général Boulanger.

### LE PUTSCH RATÉ

Bien que le boulangisme ait échoué, les idées révisionnistes de Déroutède étaient restées vivantes. Élu député en 1889 à Angoulême, il était devenu à la Chambre des députés un opposant incisif régulièrement rappelé à l'ordre, adepte de l'obstruction et sans cesse menacé d'être exclu, avant de démissionner.



**Il n'était pas le seul à souhaiter la paix par une dernière guerre**

L'affaire Dreyfus l'avait relancé. Ce fut le moment où il s'affirma comme l'une des têtes pensantes du nationalisme français. Il crut que les funérailles du président Félix Faure, en février 1899, lui ménageraient l'occasion d'un putsch exécuté par des chefs militaires. Il était républicain et restait républicain, mais son idéal de république spartiate ne pouvait s'imposer que par la force, puisqu'il n'y

avait pas moyen de procéder à une révision légale.

Mal préparé, le coup de force avait été un pitoyable fiasco, et Déroutède avait été arrêté. Cependant les idées nationalistes avaient si bien pris faveur à Paris que le jury populaire de la Seine avait acquitté le brava- che. Un verdict d'autant plus incongru que le poète combattant s'était écrié avant la sentence : « Si vous me rendez la liberté, je recommencerai. Oui, je le jure, je recommencerai. » Ce n'était pas tolérable, et Déroutède avait fait, en novembre, les frais d'un procès en Haute Cour, pour cause de complot. Condamné à dix

Le *Petit Journal* du 15 février 1914 fait la une de son supplément illustré sur « Le rêve suprême du grand patriote ». Déroutède est mort quinze jours plus tôt.

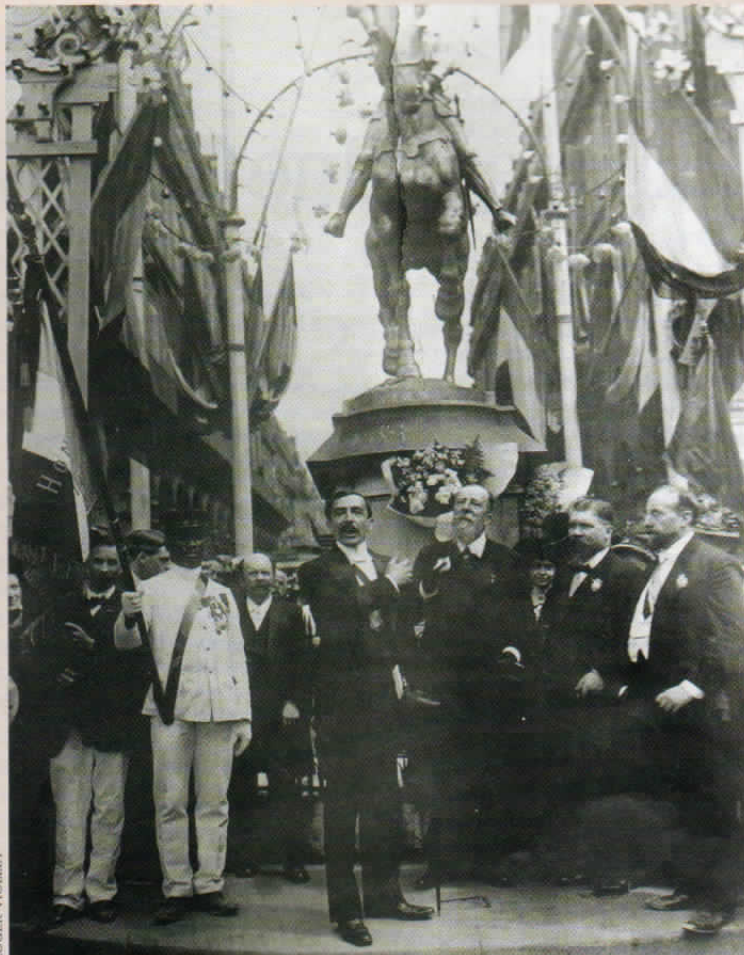
ans de bannissement, il s'exila à Saint-Sébastien, d'où il continua ses interventions politiques en envoyant régulièrement ses articles au journal de sa Ligue, *Le Drapeau*. Cependant, au cours de son exil, il avait infléchi ses convictions et concentré sa propagande sur le thème du patriotisme, ravivé dans le pays en 1905 par la provocation de Guillaume II à Tanger. Une amnistie lui avait permis de rentrer à Paris, où il avait été accueilli par une foule enflammée.

### LE DÉCLIN

Huit ans à peine s'étaient écoulés depuis. Pourtant, son audience avait faibli. Il séjournait le plus clair du temps dans sa résidence angoumoise de Langély, qu'il quittait pour quelques meetings, des rencontres parisiennes, des entretiens avec son éditeur. Mais ses ouvrages étaient autant de flops. Le contexte de 1913 aurait pu lui être favorable : le débat sur la loi des Trois Ans au début de l'été, en novembre les événements de Saverne, où des Alsaciens avaient été molestés par une soldatesque allemande. On l'avait encore entendu à Champigny, le 13 décembre, déclamer contre « *les insolents hobereaux militaires de l'armée prussienne* ». A la fin de janvier, il était très bas ; au matin du 30 il avait rendu l'âme.

En réalité, il n'était plus le champion de la république plébiscitaire, le boulangiste, l'escogriffe du putsch manqué. Resté profondément fidèle à l'idée de la revanche, il s'était séparé des antidreyfusards les plus sectaires, réconcilié avec le régime en place, avait espéré l'union des Français face à l'ennemi héréditaire, ce qui l'avait amené à fréquenter des gens qu'il avait autrefois combattus.

Cette évolution en forme d'apaisement, ajoutée au déclin physique du harangueur, explique le ton général de la presse à la nouvelle de sa mort : l'hostilité n'est plus de mise, non plus que la célébration exagérée. *L'Humanité*, sous la plume d'Amédée Dunois, admet qu'il



Avec Barrès (au premier plan) devant la statue de Jeanne d'Arc à Paris, place des Pyramides, le 14 juillet 1912.

Au centre : Déroulède pose sur une carte postale dédiée au *Clairon*, poème patriotique à destination des écoliers (années 1880).



« *s'est trompé toute sa vie* », tout en déclarant son « *sincère respect* ». Et Gustave Hervé, l'ancien champion de l'antipatriotisme, qui avoue avoir « *toujours eu une faible pour Déroulède* ».

Les funérailles se déroulent le 4 février à Paris, en présence de quelques piliers de la république parlementaire que le défunt avait tant abhorrée : Millerand, Barthou, Briand,

Joseph Reinach. En ce jour d'obsèques, la Chambre, unanime, a décidé de ne pas siéger.

Ce même jour, Jaurès rompt avec la bienveillance générale dans un article de *L'Humanité*, qu'il intitule non sans ironie : « *Le pacifisme de Déroulède* ». Au fond, écrit-il, Déroulède voulait la paix, mais la paix par la revanche. Une fois les provinces rendues, il s'imaginait qu'il n'y aurait plus d'objet de conflit entre Français et Allemands. Il ne faisait pas l'hypothèse d'une nouvelle défaite. Et la victoire même n'était pas une garantie : « *Est-il sûr que le monstrueux combat ne laisserait pas dans les cœurs l'implacable ferment des guerres nouvelles ?* » Et de conclure : « *Il n'est pas de plus fragile chimère : et c'est la forme de pacifisme la plus rudimentaire et la plus utopique qui se puisse concevoir.* »

La paix par une dernière guerre, cette « utopie », Paul Déroulède, en ce début d'année 1914, n'en avait pas le monopole.

**Le mois prochain :**  
*Fantômas contre Fantômas*